

Un quartier si tranquille!.....

Mardi 15 Août 1944

En cette belle et chaude journée d'août 1944 où les cigales chantent encore, ce ne sont plus les papotages des gens des cabanons, parlant souvent en provençal, qui viennent chatouiller nos oreilles, car c'est un jour mémorable où la ville a été tenue en alerte du matin jusqu'au soir, tandis que le bruit se répand d'un débarquement allié aux abords de Cannes. Bombardements proches de notre maison (chemin de Bibemus) crépitements de mitrailleuses qui nous laissent croire notre dernière heure venuePuis ...accalmie.

Un pylône électrique coupé, dans notre quartier nous prive maintenant de courant et par suite de radio, donc plus de nouvelles, ignorance cruelle à l'heure où l'on voudrait connaître minute par minute le marche des événements.

Au soir, coucher à la bougie avec le ronflement ininterrompu des avions au dessus de nos têtes.

Mercredi 16 août

Les gens de la ville, non privés d'électricité, nous apprennent que les alliés, débarqués entre Cannes et Fréjus, sont déjà arrivés à Draguignan. D'ici deux ou trois jours, suivant la résistance ennemie, nous pouvons nous trouver en plein dans la danse.

Vendredi 18 Août

Dans notre Provence le débarquement se poursuit étendant sa tête de pont jusqu'aux abords de Toulon dont les alliés veulent s'emparer. On se bat à Draguignan, canoné par le feu des navires alliés...A huit ans je suis encore bien jeune pour réaliser tout de que l'on dit autour de moi et le sens de cette guerre : j'avais, comme beaucoup de gamins de mon âge, été fasciné par la présence des blindés ennemis, bien rangés côte à côte au bas des Arts et Métiers. Un autre jour, alors que je ramassais des prunes dans notre jardin, je vis descendre des collines (et cela m'est bien renté en mémoire, comme une photo) une horde de soldats allemands, braillards et à moitié dépenaillés, rigolards aussi, et qui s'affalèrent comme des excursionnistes fatigués sur les bords du bas du Chemin de Bibemus!...je m'enfuis alors, un peu épouvanté, vers notre maison en criant : " Maman, Maman, les Allemands vont rentrer chez nous et prendre notre maison"!... On me rassura, on me calma ... Mais lorsque quelques minutes plus tard nous nous rendîmes à nouveau sur le chemin, tout ce joli monde avait disparu. Ce fut la dernière fois que je vis des "verts de gris" en armes et en uniforme....Plus tard j'en revis deux ou trois qui, devenus prisonniers....plantaient des pommes de terre dans notre jardin sous l'œil attentif d'un résistant anonyme qui avait été autrefois cordonnier dans notre armée française.

Pour l'heure, en ce 18 août, j'entends la suite des conversations pleines de points d'interrogation : Aix résistera-t-elle? Les Allemands partiront-ils en douce ou vont-ils amener des renforts ?

On ne sonne plus la fin de l'alerte, c'est la même qui dure depuis hier. Suivant les bruits perçus (canon, mitrailleuses, vols d'avions, chute de bombes) certains habitants fuient en hâte la ville où l'on vaquait à ses affaires et l'on se réfugie dans sa maison, le froid dans le ventre, mais aussi avec l'espoir.

L'action se rapproche de nous, d'heure en heure.

Samedi 19 Août

"Ils" sont à St Maximin! Peut-être plus près. On s'attend à les voir déboucher du tournant de la route de Vauvenargues et l'on s'étonne de ne pas encore les avoir vu passer...

Signes avant-coureurs : des précautions redoublées de la part des Allemands qui accumulent les obstacles sur la route et ont miné le pont de Béraud (qui sautera) et y ont placé des sentinelles. Il va falloir emprunter un itinéraire détourné pour se rendre en ville, ou pour en revenir.

Et toujours des questions du genre :

Mais qu'est-ce qu' "Ils" attendent ?

Lundi 21 Août et Mardi 22 Août

Pour l'heure c'est plutôt nous qui attendons...et la nuit du 20 au 21 tombe n'amenant rien de nouveau avec toujours les grondements d'avions dans le ciel, très hauts au - dessus de nos maisons. Le matin on déjeune comme de coutume. L'après-midi est lourde; jamais de tout l'été la chaleur n'a été aussi accablante et brusquement vers les cinq ou six heures quelqu'un se met à crier : " Ils sont là, ils sont là!..."

Alors c'est la ruée: chacun sort de sa maison, se précipite. On ramasse en hâte quelques fruits ou légumes de son jardin pour les apporter en offrande à nos libérateurs. Oui, ils sont en effet bien là sur la route, juchés sur trois ou quatre Tanks arrêtés. On court vers eux pour aller les contempler, leur souhaiter la bienvenue avec nos paniers à la main. En échange ils nous tendent quelques tablettes de chocolat et des paquets de cigarettes. Certains sont descendus de leur char: ce sont des canadiens aux visages harassés; ils sont assis sur le parapet de la route, couverts de sueur et de poussière, répondant tranquillement au flot de questions des habitants de notre quartier. Cependant le gamin que je suis ouvre de grands yeux émerveillés devant ces grosses mécaniques: les chenilles aux canons impressionnants me font rêver. Où va l'imagination d'un enfant dans un moment pareil ?

Mais les belles effusions sont de courte durée. Soudain on nous fait signe de rentrer chez nous, de disparaître le plus rapidement possible. Les canadiens ont vite fait de réintégrer leurs montures d'acier: ça va barder!....

Aux premiers coups de canons entendus nous quittons notre jardin, si tranquille jusque là, pour nous réfugier dans le coin le plus profond et plus obscure de notre maison, dans un réduit sous l'escalier, après avoir pris pourtant le temps de fermer nos portes pleines (la suite des événements prouvera qu'il y avait là une précaution bien utile).

Toujours trop enfant pour réaliser ce qui se passe vraiment, j'entends pourtant du fond de notre cachette dérisoire, le bruit des combats qui commencent : les canons se mettent à tirer (ce sont des batteries installées sur les hauteurs environnantes), la mitraille pétarade sec; un crépitement fort se fait entendre : je suis pris d'un accès de joie ludique et , sautillant, levant les bras au ciel je m'écrie: "j'aurai des douilles , j'aurai des douilles!.." Hélas il s'agit pourtant de tout autre chose : un cri retentit soudain, venant du dehors: " Le feu est chez vous !". Alors, malgré le danger nous sortons en hâte de notre gîte et nous assistons consternés, au désolant spectacle de notre hangar en feu: ce dernier vient de recevoir un obus incendiaire et comme il contenait de la paille (nous avons quelques animaux domestiques) et du bois !... Des voisins courageux sont déjà en train de faire la chaîne en jetant des seaux d'eau sur les flammes. Ils auront vite raison de ce sinistre.

Pendant on nous conseille de fuir notre villa, si mal placée et qui pourrait être facilement atteinte par ces canons ennemis lorsqu'ils tirent un peu court. Donc on déménage !...

Empoignant à la hâte quelques vêtements et couvertures pour passer la nuit, Dieu sait où et comment, nous prenons le chemin du dessus , conduisant chez des voisins , plus avisés et mieux renseignés que nous , pour y trouver un nouveau refuge; car le maître des lieux, colonel en retraite, avait , dans sa grande sagesse, fait creuser une profonde tranchée, derrière sa maison dont la cuisine venait d'ailleurs d'être complètement détruite par un obus , elle n'était plus que ruines fumantes...

Or donc, en baissant la tête et rampant comme des bêtes (car la mitraille n'est pas terminée) nous nous précipitons dans ce trou - refuge d'où nous pouvons entendre siffler toute les sortes de projectiles passant au-dessus de nos têtes. Mais cette tranchée prévue pour cinq personnes, s'avère bien étroite pour les onze que nous sommes. Il y a là la famille LEGAY (propriétaire des lieux), ma mère, ma tante , moi-même et d'autres personnes dont le souvenir trop imprécis m'échappe aujourd'hui et pour lesquelles je n'ai plus aucune référence, car s'il existe encore des survivants de ces scènes locales , je ne sais plus ce qu'ils sont devenus , puisqu'ils ont disparu du quartier . Ma grand-mère, ma mère et ma tante sont décédées depuis longtemps (et il n'y avait que des femmes dans ma proche famille).

Je me permets d'ouvrir ici une parenthèse très importante pour moi, afin de rendre hommage à ma tante Simone COLLIN, sans laquelle tout ce récit ne pourrait avoir vu le jour.

Car c'est elle, en effet, qui a consigné, jour après jour, dans son journal intime tous les détails et toutes les réflexions qui lui sont venus à l'esprit durant ces années de guerre. Elle a ensuite rassemblé toutes ces notes pour commettre un ouvrage intitulé " Sensible Girouette" paru aux Editions Littéraires de Monaco en 1968. C'est donc grâce à son livre que j'ai pu compléter des souvenirs qu'un enfant de huit ans , plus attaché aux moments les plus percutants, parce que plus spectaculaires de cette libération du quartier, ait pu retenir et cibler de façon précise . Et ce qu'elle a écrit fixe à jamais en ma mémoire un certain nombre de détails que j'aurais pu oublier.

Nous sommes toujours dans notre "trou». Il va pourtant bien falloir sortir de ce lieu inconfortable. On ne peut songer à y passer la nuit qui tombe déjà.

Nos hôtes nous proposent alors une cave ou plutôt une sorte de grotte, du moins c'est ainsi qu'elle m'apparaît, creusée sous un bassin, vidé pour la circonstance ; une lourde porte en fer en condamne l'entrée. Sa particularité est de se marier à la nature, car elle est flanquée de débris de roches calcaires qui font qu'on la confond avec le mur qui l'entoure : il faut se mettre à plusieurs pour l'ouvrir, car non seulement elle est lourde mais encore ses gonds sont rouillés (cette vieille cave est peu souvent utilisée). C'est pourtant là que nous allons organiser une sorte de dortoir sans matelas, à même le sol en terre battue. Bien entendu nous n'avons pas assez prévu de couvertures et de quoi se couvrir.

Maintenant il fait tout à fait nuit et ces dames décident de redescendre au Clos, en toute hâte, à la lueur d'une lampe de poche bien dissimulée pour ne pas attirer l'attention : heureusement que les coups de canons et la mitraille se sont espacés. Je peux suivre le mouvement. Nous revenons de la maison les bras chargés de lainages, de couvertures et surtout de vivres, car avec toutes ces émotions nous avons un peu trop oublié que la faim existe aussi!.....

On mange presque joyeusement; on pressent que les allemands ne tiendront pas longtemps. Puis exténués, nous finissons par trouver le sommeil. Seul, à l'extérieur, l'un des fils du colonel, pistolet au côté, veille: on craint que des rôdeurs de nuit ne viennent piller les ruines de la partie détruite de la maison (déjà à cette époque il faut aussi penser à cela !....)

Au petit jour le canon reprend ses activités et à mesure que le ciel s'éclaircit le grondement s'intensifie : que va-t-il en devenir de notre bonne ville d'Aix ? Du haut de notre colline nous scrutons à la jumelle, les toits, les clochers... Tout semble bien intact. Où va donc s'abattre ce nouveau déluge de feu et d'acier ? ...Plus loin, vers Marseille, mais nous ne le savons pas encore.

Midi : le bruit s'espace de plus en plus. Nous sortons de notre abri pour manger dehors, sans frayeur... Soudain notre hôtesse, la femme du colonel, s'avance vers nous et la voix blanche, les larmes aux yeux nous dit : "Voilà, c'est fini...nous sommes libérés, on vient de hisser le drapeau tricolore à la mairie..." On ose à peine y croire, mais chacun s'étant emparé à tour de rôle de la longue - vue ou des jumelles, force est de constater qu'ils flottent au vent tous les drapeaux alliés!...

Alors on rit, on s'embrasse, on se félicite...Et tout d'un coup on se souvient que la cuisine de nos amis n'existe plus : allez on va continuer à se serrer les coudes. Tout le monde descend chez les Hatier, au clos St Jean. Le soir nous seront douze à table au lieu de trois ou quatre et davantage encore les jours suivants.

En pénétrant dans notre jardin une drôle de surprise nous attend. Certes nous savons déjà que notre hangar est calciné, mais nous découvrons avec stupeur et avec horreur le sort qui nous était réservé si nous étions restés trop longtemps attardés dans notre jardin. Tout d'abord en frottant le sol avec nos pieds nous provoquons une gerbe d'étincelles qui fusent de toutes parts : probablement du phosphore échappé du ventre des obus lorsque ceux - ci ont éclaté. Ensuite ce sont de multiples éclats de ces mêmes obus qui jonchent le sol. Certains sont même fichés dans les branches des tilleuls ou dans tous les volets de la maison, comme ces tessons de bouteilles que l'on plantait alors au sommet des murs de clôture pour en éviter l'escalade; la façade Nord-Ouest de la maison est criblée de trous profonds laissant apparaître la pierre (heureusement très résistante) provenant des anciennes carrières des Trois Bons Dieux. Enfin les fenêtres et la porte de la cuisine n'ont plus de vitres (on n'a pas eu le temps de fermer tous les volets de bois). Toutefois l'intérieur de la maison est intact. Dans le bas du jardin un énorme abricotier, grande fierté de ma mère, est amputé de sa plus grosse branche (il en mourra deux ans après).

La tonnelle de l'allée d'entrée est sectionnée et tordue; juste en dessous deux ou trois gros éclats d'obus gisent déchiquetés et tordus avec des bords en dent de scie. Ils seront longtemps les témoins de ces journées, mais laissés à l'abandon dans le jardin, ils disparaîtront entre les mains indécates de quelque visiteur, amateur de souvenirs de guerre, tout comme cette baïonnette allemande que je trouvai quelques jours plus tard abandonnée entre les pierres de notre mur d'enceinte au bord de la route.

Evidemment nous ne sommes pas les seuls à subir les conséquences de cette tornade d'acier et de feu. Tout notre quartier proche est durement touché : on apprend très vite qu'un voisin, ancien militaire ayant fait autre fois les colonies, était imprudemment sorti dans son jardin en s'écriant les bras en l'air : " Oh tout ceci c'est des bobards!..." Un méchant éclat d'obus profita de sa posture pour pénétrer profondément sous son aisselle abrégant ainsi son discours et sa vie. ce brave homme, que nous connaissions bien, n'avait qu'un souci en tête : son jardin. Il s'appelait M; Nard et habitait, avec sa femme, la villa "Ker Blanche" (laquelle existe toujours) près de l'aqueduc du Petit Roquefavour.

Une autre personne, (dont je ne me souviens plus le nom) mit trop tôt le nez à la fenêtre et fut décapitée par un gros éclat d'obus. une troisième périt aussi, je ne sais plus comment.

Le bilan des victimes est lourd pour notre petit quartier, peu peuplé par rapport à aujourd'hui: trois morts, dix blessés, une vingtaine de sinistrés. Je vous livre aujourd'hui ces chiffres tels que ma tante les a consignés dans son livre. Malheureusement je n'ai jamais su les noms de toutes ces personnes, mais c'est beaucoup pour un "*quartier si tranquille*" où tant de Marseillais sont venus chercher refuge.

Les jours suivants voient notre maison et notre jardin envahis par une "faune " bizarre!... Ce sont de drôles de gens que je ne connais pas: des femmes et des hommes jeunes, curieusement accoutrés. Ils sont poussiéreux, mal rasé et ils sont armés jusqu'aux dents : pistolets, mitraillettes... Des maquisards!...chez nous ...Je suis muet d'admiration car, tout petit que je suis, j'ai entendu parler d'eux dans des conversations chuchotées à voix basse.

On se presse autour d'eux, on se hâte de leur apporter à boire et à manger, de les reconforter, de les féliciter. Ils ont joué un grand rôle dans la bagarre et pourtant leur mission n'est pas terminée. Mais ce soir ils prendront un repos bien mérité chez nous, chez les voisins.

Mais pourquoi sont-ils ici ? Personne dans ma famille n'a jamais eu de contact avec le F.F.I. Mais la raison de leur présence je vais vous la dire.

Vous vous souvenez qu'au milieu du récit je dis que durant la nuit qui suivit le bombardement de la cuisine de nos voisins, le plus jeune fils du colonel (Fred) surveillait la villa, par crainte des rôdeurs et des pillards. Or ce Fred était technicien radio et très passionné par son métier. Il pratiquait des échanges en morse avec d'autres techniciens radio de la région et d'ailleurs. Il mit donc sa pratique au service des résistants en réalisant de multiples relais entre les différents réseaux du maquis. C'est ainsi que l'on retrouva quelques éléments des Forces Françaises de l'Intérieur chez nous. Fred était pourtant un jeune homme bien paisible qui fumait la pipe en se promenant et parlant peu (et pour cause....)

Voilà tout ce dont je me souviens aujourd'hui encore, presque comme si c'était hier...mais 59 ans après. Le reste de ces journées mémorables appartient aux autres aixois. Il y a de quoi largement compléter ou corriger des souvenirs qui commencent à se patiner un peu; mais ce que j'écris, je le fais en toute sincérité.

J. HATIER